

- TRANBERG HANSEN, K. 1989 *Distant Companions Servants and Employers in Zambia 1900-1985*. Ithaca, London, Cornell University Press.
- 1992 *Gender and housing: the case of domestic service in Lusaka, Zambia*.
- THOMAS, L.M. 1997, 'Ngaitana (I will circumcise myself)': The Gender and Generational politics of the 1956 Ban on Clitoridectomy in Meru, Kenya', in N.R. Hunt, T.P. Liu & J. Quataert (eds), *Gendered Colonialisms in African History*, Oxford, Blackwell.
- TRAORÉ, A. & Ph. ENGELHARD 1997, "Femmes, changement et société africaine", *Environnement Africain*, n°39-40, pp. 5-14.
- WALDER, D., 1999, *Post-colonial Literatures in English*, Oxford, Blackwell.

LA CHAMBRE DE MARY: OU COMMENT DEVENIR CONSOMMATRICE A FRANCISTOWN, BOTSWANA

par

Wim van Binsbergen*

Centre d'études africaines, Leiden; Université Erasmus de Rotterdam

Introduction

Le texte qu'on va lire a été écrit dans l'espoir d'apporter une contribution au domaine grandissant de l'ethnographie de la consommation et du consumérisme propres à certains pays du "Sud" (cf. Appadurai 1986; Baudrillard 1968, 1970; Burke 1990; Friedman 1994; Miller 1987, 1994, 1995a, 1995b, 1995c). Ma stratégie ne consiste pas à me centrer sur un groupe localisé de gens, sur leurs coutumes, leurs objets usuels et leurs

* Un travail anthropologique sur le terrain, tant à Francistown (principalement dans et à partir d'une zone résidentielle de la SHHA) que dans des régions rurales environnantes, a été mené entre novembre 1988 et novembre 1989, ainsi qu'au cours de séjours plus brefs qui ont eu lieu, une ou deux fois l'an, dès 1990. Je tiens à dire ici la dette de reconnaissance que j'ai envers le Ministère du Gouvernement Local, des Territoires et du Logement de la République du Botswana, et en particulier vis-à-vis de sa Section de Recherches Appliquées (Applied Research Unit), pour avoir si obligeamment facilité mes recherches, ainsi qu'envers le Centre d'études africaines de Leiden pour le soutien institutionnel et financier qu'il a apporté à la recherche et à la traduction française de cet article. Dans le cadre de cette traduction je dois aussi remercier la traductrice, Mme Pascale de Villiers, et Danielle de Lame pour ses suggestions éditoriales. Je dois cependant remercier surtout mon épouse Patricia, qui a partagé les affres du travail sur le terrain en ville, et qui a accueilli Mary comme notre propre fille adoptive. Inévitablement, on sera amené à se demander si notre implication personnelle dans la vie de Mary n'a pas été trop grande, entraînant donc une intimité, une proximité excessive, ou au contraire n'est pas restée moralement trop distante - question qui s'applique sans doute à toute observation authentiquement participative (cf. van Binsbergen 1979). Mon intention a été de présenter un portrait de Mary dans le temps, réalisé sur base de toute information qui fut disponible et jugée pertinente, sans la dépeindre autrement que comme être humain et semblable. Si je n'y suis pas parvenu, je lui en demande sincèrement pardon, comme aussi à quiconque pourrait s'identifier à elle, et je promets d'essayer de mieux faire à l'avenir.

conceptions du monde. Je présente, sous la forme d'un récit, les modèles types de consumérisme tels qu'ils émergent dans une ville de l'Afrique australe, Francistown en l'occurrence. On va voir ces modèles s'agencer autour des expériences personnelles d'une jeune femme, Mary, suivie au long du chemin qu'elle a parcouru depuis sa condition de petite villageoise jusqu'à l'état de consommatrice urbaine débutante. Mary n'est pas un personnage fictif, mais bien une personne réelle, en tous points située historiquement. La description que je donne de sa vie est basée sur une observation participante et des interviews de première main, l'ensemble s'étant déroulé sur plus de cinq ans. En d'autres mots, la méthode dite "du cas étendu", aujourd'hui consacrée par l'usage, a été la source principale de mon inspiration méthodologique.

Au fur et à mesure que mon argumentation se développera, je vais esquisser l'esthétique des objets manufacturés du consumérisme, bien que j'aie peu à dire quant à la question, également importante, du *désir* que ces objets peuvent inspirer à ceux qu'on appelle, peut-être un peu vite, "consommateurs". Je commenterai les paramètres macro-économiques qui servent de cadre à la ville de Francistown autour de 1990. Me focalisant comme je le fais sur les expériences d'une seule et unique personne, je puis difficilement m'étendre sur la prolifération concrète des distinctions et des goûts, comme sur l'association de configurations particulières de ces traits avec les groupements sociaux émergents, etc., excepté dans la mesure où il s'agit de notre protagoniste elle-même et de sa progression à travers un nombre très limité d'identités et de groupes de référence et ceci, au cours des seules années que couvre mon argumentation. Mon ethnographie représente, au contraire, une tendance socio-anthropologique nettement conservatrice, mettant l'accent davantage sur les facteurs sociaux relationnels que sur les significations symboliques et l'esthétique. Sans aucun doute, ceci constitue l'un de ses défauts. Mon intuition ethnographique me dit pourtant que c'est à condition de replacer les nouveaux consommateurs dans leur situation sociale totale que nous pouvons espérer saisir, au niveau subjectif et anecdotique, les facteurs qui ont fait d'eux de tels

consommateurs. Comme cette transformation des individus en consommateurs est l'expression de mouvements globaux très largement indépendants de la conscience qu'en ont les acteurs eux-mêmes, et surtout ceux habitant la périphérie comme Mary, une telle approche ethnographique demande bien évidemment à être complétée par une analyse plus structurale en termes de globalisation, de macro-économie et d'esthétique de l'objet manufacturé.

Quels que soient les défauts de mon étude du cas de Mary, je rapelle, à ma décharge, qu'on ne peut obtenir une telle quantité de détails biographiques et personnels que d'un fort petit nombre de gens. Le procédé du cas étendu ne prétend pas présenter un cas exemplaire car, à ce niveau de spécificité, chaque individu d'une société est unique. Son but¹ n'est même pas de présenter un cas typique, mais bien de mettre au jour les structures, les principes dynamiques, les contradictions et les conflits inhérents au processus social constituant une société. De la façon analogue, la structure d'un paysage peut être mise à jour (du moins partiellement) par une déambulation dans ce paysage, et cela indépendamment de la personnalité du voyageur, et même de la nature inhabituelle de son itinéraire.

En fait, au-delà du cas de Mary, j'ai rassemblé un abondant matériel quantitatif sur le même sujet, par le biais de l'observation participante menée au domicile de toute une série de gens, ainsi que par l'étude intensive d'un échantillon de 200 Francistowniens adultes. Cependant, avant de pouvoir interpréter de façon convenable et convaincante ce matériel plus vaste, on a nécessairement besoin d'une appréciation des processus sociaux et symboliques qui y sont impliqués, et également des dilemmes et des choix des acteurs eux-mêmes. Le texte qui va suivre est un pas dans cette direction.

¹ Voir l'exposé classique de van Velsen (1969)

Francistown

Fondée il y a plus de cent ans, Francistown (cf. Kerven 1976, Schapera 1971, Tapela 1976) — ainsi appelée en souvenir d'un des premiers concessionnaires d'une mine d'or dans la région — est parmi les plus anciennes de ces villes de l'intérieur des terres situées en Afrique australe au nord du fleuve Limpopo. Jusqu'à l'indépendance du Botswana (1966), elle est restée largement aux mains d'entreprises gérées par des Blancs. La Compagnie Tati y dominait, ayant étendu rapidement ses activités d'exploitation aurifère d'origine, d'une part à l'élevage en grand du bétail (transformant de ce fait la plupart des Africains habitant le district — auquel on donnait le nom de "district Tati", devenu aujourd'hui district du Nord-Est — en locataires ou en squatters des terres de cette Compagnie), et d'autre part au commerce de gros et de détail. Pour ce dernier type d'activités, Francistown était le centre tout désigné, tête de ligne du chemin de fer vers le nord reliant l'Afrique du Sud au Zimbabwe, à la Zambie et au Congo.

Cette position géographique stratégique a fait également de Francistown la plaque tournante des mouvements de migration de main d'oeuvre minière entre les pays du nord et le Witwatersrand sud-africain. La population masculine du district même tendait, pour sa part, à se tenir à l'écart de la ville. L'ikalanga parlé dans les campagnes environnantes n'est jamais devenu la langue véhiculaire entre les citadins: c'est le setswana national qui est utilisé à la place. Il n'en va pas de même, cependant, de la population féminine. Pourvoir aux besoins (en nourriture, bière ou compagnie — avec des degrés divers de permanence et de propriété) du flux relativement important des migrants, et en particulier de ceux se trouvant sur le chemin du retour, devint un épisode usuel (quoique loin d'être général) dans la carrière des femmes du district (cf. Cooper n.d., Kerven 1979, Larsson 1989, Procek 1993, Tsimako 1980). De fait, beaucoup de ces migrants venant d'Afrique du Sud finirent par s'installer définitivement à Francistown ou dans les villages de la périphérie immédiate, sans idée de remonter jusqu'à leur pays natal plus au nord.

Il a résulté de tout ceci que, à peu près comme Lobatse (mais à l'opposé de la plupart des autres centres de peuplement

du Botswana de taille comparable, lesquels, jusqu'à tout récemment, ont surtout été des capitales tribales², Francistown développe des traits caractéristiques de l'urbanisme de l'Afrique australe très tôt dans son histoire. Voici une liste de quelques-uns de ces traits:

- En contraste avec un secteur informel relativement faible (dont souvent, soit dit entre parenthèses, les produits ne répondent pas aux standards du goût citadin), le secteur de l'emploi formel est fort développé. Les anciens modèles racistes, autoritaires et monopolistiques de l'Afrique du Sud et de la Compagnie Tati, qui ont donné leur forme aux modes contemporains de direction, persistent dans des relations hiérarchiques rigides entre les salariés et la direction, une identification limitée des travailleurs aux intérêts de leurs employeurs, comme aussi de fréquents litiges relevant de l'instance étatique qu'est l'Office du Travail.
- Le même type de mauvaise communication et de malaise s'est répandu à Francistown partout où les Africains ont à faire face en tant qu'individus à des organisations formelles: le domaine de l'éducation, celui des contacts entre clients et fonctionnaires dans les bureaux officiels, et enfin surtout celui des rapports entre les acheteurs africains et ceux qui, blancs ou indiens, sont propriétaires des magasins de détail.
- Le commerce de détail est des plus important parce que, en raison du manque relatif — mais non de l'absence — de continuité qui caractérise les liens sociaux et économiques entre Francistown et les

² Le mot "tribal" peut faire question dans le contexte anthropologique contemporain; cependant, huit "tribus" constituant le groupe général tswana ont été dûment répertoriées dans la constitution du Botswana (République du Botswana 1982, 1983), et l'emploi du mot "tribu" qu'on trouvera éventuellement dans mon texte n'est que le reflet d'un usage quotidien dans le parler courant du pays.

zones rurales environnantes, et l'absence d'horticulture urbaine, la plus grande partie de l'alimentation consommée par les citoyens africains ne vient pas d'une production rurale de subsistance, mais est achetée dans le secteur formel de la ville. Bien entendu, il s'agit d'une situation tout à fait courante en Afrique australe, et de plus en plus fréquente dans toute l'Afrique urbaine.

- Il existe une forte animosité ethnique entre, d'une part, les Kalanga qui parlent l'ikalanga ou les Khurutshe dont la langue est le tswana (les deux groupes "hôtes" de la ville) et, d'autre part, plusieurs autres groupes parlant le tswana ou le ndebele, et qui viennent de régions plus lointaines (cf. van Binsbergen 1994, 1995).
- On trouve une multitude de bars formels et de *shebeens*³ informels, une foule d'églises indépendantes et de partis politiques poussant partout comme des champignons, tandis qu'une multiplicité de styles de vie — liés à des critères de classes — se fait progressivement jour.
- Les canons de la mode, appliqués d'abord tout e qui touche à l'apparence personnelle (vêtements, coiffure et maquillage), s'étendent en outre au domaine de l'expression identitaire dans la consommation de la musique mécanique et électronique "moderne" (en provenance surtout d'Afrique du Sud, où elle est due à des orchestres africains urbains).

3 Dans l'Afrique australe, un *shebeen* est un bar tenu dans une maison privée ou dans la cour de celle-ci. Dans le Botswana indépendant, des arrangements de ce type sont tout à fait licites, et donc exempts des connotations de criminalité et de licence morale que le terme "shebeen" a dans d'autres contextes de l'Afrique australe.

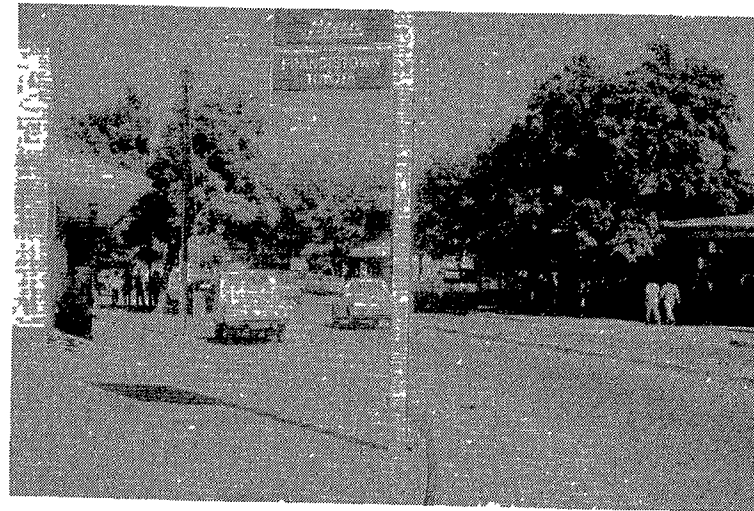


Fig. 1. L'entrée de Francistown depuis la grand-route qui conduit vers le nord et le Zimbabwe: Blue Jacket Street, 1988, avec ses bâtiments récemment construits pour le commerce de détail.

- La culture publique de Francistown a toujours été une culture de migrants et une culture "moderne", dans laquelle les éléments ruraux et historiques, loin d'être totalement absents, ne sont toutefois admis le plus souvent que de manière fragmentée et décontextualisée, pour ne se déployer qu'au sein de cadres intimes, à l'abri des regards trop curieux et loin du centre-ville. Les conséquences de ceci sont diverses. Les maisons bien achevées, c'est-à-dire qu'embellissent des cuisines/vérandas (*lolwapa* en tswana, *nsha* en ikalanga) à moitié fermées par une basse palissade en torchis et décorées de peintures murales, ne peuvent être vues que dans les zones squattées de la périphérie de Francistown, et sont même interdites aujourd'hui de façon explicite dans les zones résidentielles; les plaisanteries inter-ethniques typiques et les chants traditionnels ne s'entendent que dans des *shebeens* privés, quand l'heure est tardive et que la consommation d'alcool a fortement abaissé le seuil des inhibitions; le rattachement des Kalanga au culte mwali, en ville

comme dans les villages, reste un secret à ne jamais dévoiler en public, et nul parmi les initiés ne peut en discuter avec des non-membres; enfin, les riches services culturels et thérapeutiques urbains qui pourvoient aux besoins individuels en marge de l'Eglise chrétienne ne sont, de la même façon, signalés par rien dans l'espace public, et ils peuvent passer totalement inaperçus dans le centre-ville, bien qu'ils se manifestent à l'occasion dans les bas quartiers par des battements nocturnes de tambours et de furtives processions en costumes rituels.

Avant 1966, la population africaine de Francistown était composée principalement de dizaines de milliers de squatters, sans droit légal à l'occupation des terrains sur lesquels se trouvaient leurs maisons (typiquement néo-traditionnelles, avec toits de chaume). Très peu d'entre eux avaient accès aux nombreuses et vastes parcelles des beaux quartiers de la ville, avec leurs maisons de style européen occupées par les employés des compagnies et les fonctionnaires blancs ou indiens. L'indépendance a mis un terme à la ségrégation résidentielle selon des critères raciaux, bien que, dans les faits, une ségrégation selon des critères de classe se maintienne. D'autre part, les rares obstacles qu'avait rencontrés auparavant le squattage des terres par la population africaine furent balayés suite à un nouvel afflux de migrants urbains. Autour de 1980, cependant, le ministère du Gouvernement local et des Territoires obtint de la Banque Mondiale les fonds nécessaires pour une rationalisation complète de l'urbanisation. Les espaces squattés étaient planifiés et convertis en parcelles d'habitation et de service. De plus, l'espace urbain résidentiel s'accroissait de façon spectaculaire dans le cadre du projet de l'Agence d'entraide au logement, c'est-à-dire de la "Self-help Housing Agency" ou SHHA (*République du Botswana* 1983b). Ceci permit à plusieurs milliers de familles à petit budget de se bâtir à Francistown, sur base d'un prêt sans intérêt, leurs propres maisons (avec un minimum de deux chambres), sous le respect de normes officielles. Ces familles bénéficiaires d'une parcelle de 400 m², terrain auquel était attaché un bail de 90 ans pour autant que

les normes d'usage soient respectées et que l'impôt mensuel de 8,25 Pula botswanais (= 5 dollars US) soit payé régulièrement. Les parcelles de la SHHA représentaient une richesse à grande échelle, l'attribution des dites parcelles fut donc en partie détournée au profit de couches de population à moyens et hauts revenus. En outre, plusieurs des bénéficiaires prévus dans le cadre du projet profitèrent de l'occasion pour acquérir deux parcelles par famille nucléaire, et entrer ainsi dans les marchés urbains extrêmement lucratifs de la location de logements et même sur le marché foncier. Moyennant un léger investissement additionnel, on pouvait obtenir un titre de propriété perpétuel sur une parcelle de la SHHA.

Francistown connut un boom économique après l'indépendance. Elle devint un marché de gros pour le Zimbabwe et la Zambie, bénéficia jusqu'en 1980 de la guerre de libération du Zimbabwe tout proche et, jusque vers 1990, fut le centre d'une industrie jouissant du statut de zone franche au sein de l'union douanière entre l'Afrique du Sud, le Botswana et le Swaziland. La ville attira des projets industriels de grande envergure, comme les immenses abattoirs et l'usine de soude Sowa Pan, générateurs d'effets multiplicateurs. La ville connut une formidable expansion des secteurs gouvernementaux, médicaux, éducatifs et bancaires, de même que celui du commerce de détail. Cette expansion était bien dans la ligne des prouesses exceptionnelles du Botswana, lequel montrait une économie de croissance viable à long terme, basée sur les exportations de diamants et de viande et soutenue par un "bon gouvernement", (système démocratique multi-partite ininterrompu depuis l'indépendance, rapports impeccables en ce qui concerne le respect des droits de l'homme, constante redistribution du revenu national au bénéfice direct des masses en terme de facilités médicales et éducationnelles, ceci permettant également de s'en assurer le support électoral). Le secteur formel du marché de l'emploi de Francistown s'accrut considérablement, tout en développant quelques traits particuliers. En effet, en raison de la propension aux conflits professionnels de la main-d'oeuvre locale, les instances de direction ont eu tendance à favoriser le travail des femmes, même pour des tâches lourdes comme la maçonnerie et le creusement de tranchées. Par ailleurs, en

partie⁴ à cause de l'histoire de la ville comme plaque tournante du travail migrant, ces mêmes femmes sont souvent chefs de familles monoparentales, subvenant seules aux besoins des enfants et du ménage. Elles sont pour la plupart fortement prolétarisées, sans liens économiques effectifs ou suffisamment bons avec leur famille d'origine et le monde rural, situation qui les rend relativement soumises et fiables dans le cadre de l'emploi urbain.

Moyennant l'ensemble de ces circonstances, Francistown a pu absorber l'afflux massif récent de migrants d'un nouveau type, en provenance cette fois des régions rurales du pays, spécialement des zones agricoles, c'est à dire le pays Kalanga situé au nord-est et dont fait partie la périphérie de Francistown. Dans ces régions, à l'inverse du reste du pays surtout pastoral, l'agriculture marque l'extension périphérique (quelque 100 km) de l'activité villageoise.

Cette brusque migration s'explique par l'effondrement du système agricole de ces cultivateurs, suite à des bouleversements tant des conditions climatiques que des conditions du marché.

En raison, à la fois, et de cet afflux récent de nouveaux habitants, et de l'insécurité de résidence propre à la période coloniale, la population africaine actuelle de Francistown comprend beaucoup moins de citoyens de naissance qu'on pourrait s'y attendre à une ville déjà relativement ancienne. Parmi les adultes, la durée moyenne de résidence dépasse à peine dix ans. La majorité des adultes sont nés et ont grandi dans un village, pour ne gagner la ville qu'à la fin de l'adolescence ou même plus tardivement. Il en résulte que Francistown présente le paradoxe d'une structure urbanistique solidement établie et déployée selon toutes ses potentialités, mais hébergeant une population en majorité récemment établie et en cours d'ajustement à un habitat urbain.

4 D'autres facteurs ont joué, bien entendu. Si Francistown a une histoire unique du point de vue de l'emploi urbain, la ville montre la même incidence élevée de femmes chefs de famille que la plupart des villes de l'Afrique australe et centre-australe; et, à travers tout le Botswana actuel, une majorité d'enfants sont nés hors mariage.

Les logements de la SHHA comme point focal d'un certain type de consommation

Le boom qu'a connu Francistown ne devait pas durer, quoique le type de misère individuelle et collective habituelle dans tant d'autres pays africains y demeure jusqu'à ce jour une perspective vague et lointaine, et qu'on espère bien ne jamais atteindre. Autour de 1990, plusieurs nouvelles aires commerciales — avec de vastes supermarchés et de petits magasins ou boutiques où l'on peut trouver tout ce qu'on désire — avaient été créées dans le but de rivaliser avec, voire de remplacer, les grands magasins à allure coloniale tenus par des Blancs ou des Indiens le long des deux artères principales du centre-ville. Au milieu des années 90, cependant, ces nouveaux centres commerciaux avaient déjà des étages inoccupés et montraient des signes de délabrement. Aucune parcelle de la SHHA ne fut plus accordée après le début des années 90.

Il n'en reste pas moins que l'héritage de la SHHA a totalement modifié l'atmosphère générale de la ville. Les zones squattées, à la fois grouillantes de monde, confortables et bien ombragées, ont cédé la place à de nouveaux quartiers résidentiels, aux maisons à peu près uniformes mais saines et solides. Leurs murs de blocs de béton gris grossièrement rejointoyés au ciment, généralement laissés tels quels, sans nul revêtement, les encadrements métalliques réglementaires des fenêtres, et les rangées ironiques des petits bâtiments en brique que sont les toilettes à l'arrière des logis, tout cela n'inspire sans doute pas un sentiment de beauté, mais en tout cas révèle un sens très net d'accomplissement personnel et de fierté de la part des occupants, qu'ils soient locataires ou propriétaires.

La "maison SHHA" est le symbole principal et éminemment tangible du Francistownien à bas revenu⁵ transformé en consommateur moderne. Son esthétique minimaliste, liée au type de matériaux qu'impose le marché du

5 Et, par extension, de l'habitant moyen du Botswana, — car le schéma de type SHHA est un schéma national, en aucune façon limité à Francistown.

bâtiment ainsi qu'aux réglementations gouvernementales touchant la construction, à quoi s'ajoute encore une sévère rationalisation due à la tyrannie de l'arithmétique et de la géométrie), pousse rarement à un effort d'embellissement architectural son propriétaire-bâisseur, qui s'avère obéissant et soumis: celui-ci n'ignore pas que le certificat octroyé par la SHHA (souvent encadré et accroché fièrement au mur) dépend d'une conformité sans faille aux règles de la municipalité.

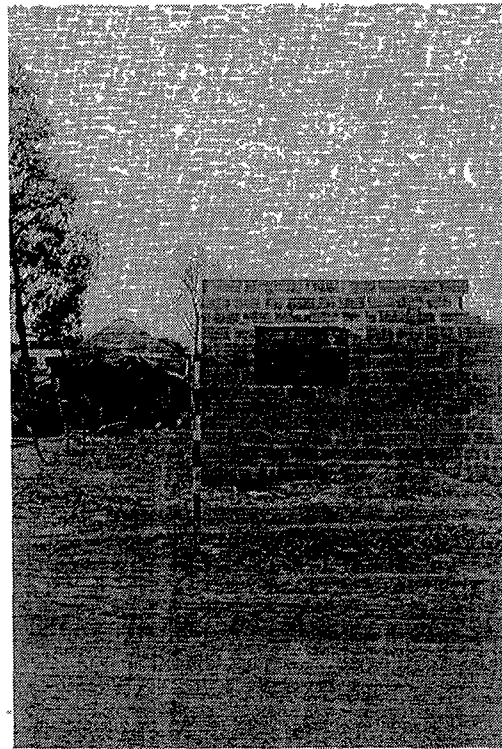


Fig. 2. Une "maison-SHHA" en cours de construction: la règle graduée verticale témoigne de façon visible de la tyrannie de l'arithmétique et de la géométrie; la structure "traditionnelle" ou temporaire située à l'arrière n'est plus tolérée par la municipalité une fois la maison achevée.

Dans cet état de choses, la fierté des propriétaires est mitigée d'une part d'aliénation. En effet, la logique bureaucratique (idéalement) aveugle de la SHHA, les force à accepter comme plus proches voisins des gens d'une ethnie étrangère, voire

ennemie, et de devoir subir, dans leurs habitudes d'hygiène, un manque gênant d'intimité. Ainsi, c'est au vu et au su d'étrangers qu'il faut quitter la maison, traverser le jardinet et ouvrir la bruyante porte des toilettes, faite de tôle ondulée, tout cela en portant à la main du papier W-C. (l'un des principaux articles de consommation à Francistown) ou des feuilles de papier journal, qu'on ne peut dans les deux cas laisser en réserve au cabinet par crainte des vols... Alors qu'il s'agit d'une routine urbaine assez commune dans toute l'Afrique australe et dans la partie méridionale de l'Afrique centrale, ce type de comportement est en totale opposition avec les usages, par exemple, des villages kalanga. En effet, alors que, même dans les villages, les parcelles résidentielles ont aujourd'hui été nettement définies en unités de 40 m sur 40, les voisins y sont généralement des membres de la même parenté; d'autre part, les toilettes sont encore souvent considérées comme des endroits insolites et inutiles — quoique leur alternative, les buissons ou les broussailles, soit de plus en plus en régression. Il y a un autre problème embarrassant, d'une toute autre nature mais concernant lui aussi directement la vie quotidienne: comment peut-on faire la cuisine sur un feu de bois, si la coutume désapprouve formellement le fait d'en allumer un dans un logis permanent et fermé, et si d'autre part le règlement de la SHHA interdit la construction d'une cuisine de type traditionnel, comme d'ailleurs "toute structure traditionnelle" de quelque type que ce soit, sur la parcelle ? Nos voisins immédiats dans la zone résidentielle Extension Somerset Est de la SHHA — voisins dont le terrain était occupé presque dans son entièreté par la carcasse, merveilleusement conservée et en parfait état, d'un camion Mercedes quasi neuf mais qui avait été conduit sans lubrification adéquate, ce qui permettait de juger qu'ils n'étaient en tout cas pas des indigents, quel que soit le critère adopté —, ces voisins, donc, ne surent jamais résoudre ce problème; et nous les vîmes souvent, en pleine saison des pluies, cuisiner à l'air libre en bravant désespérément le vent et l'eau du ciel...



Fig. 3. Logements de la SHHA, Francistown.

Est-il vrai de façon générale que les modèles dérivés de la vie dans les villages ne sont pas autorisés à doter l'espace privé urbain d'une signification davantage "ancrée" historiquement ? S'il en est ainsi, alors comment les habitants de Francistown font-ils pour donner un sens à ces constructions, leurs maisons de type SHHA, vestiges du boom des années '80 ? Une partie de la réponse semble claire : ils le font en remplissant ces maisons de pièces de mobilier et d'autres articles de consommation durables, donc en transformant l'endroit vide qu'elles représentent avec leurs murs de béton nu, en un espace d'idéaux, de rêves concrétisés, d'efforts personnels et d'accomplissement de soi, dans la ligne indiquée par les modèles en question. Mais comment parviennent-ils à réaliser tout cela, alors que leur revenu dans le secteur formel suffit à peine aux besoins en nourriture et habillement et au paiement de l'impôt et de l'emprunt de la SHHA, ou du loyer pour qui n'est pas propriétaire de sa parcelle ? Voilà quelques-unes des questions auxquelles le cas de Mary, traité sur le mode étendu, va nous permettre de suggérer quelques réponses provisoires.

Les tribulations de Mary

Mary, une jeune femme kalanga dont le nom est Dikeledi en tswana⁶, a presque atteint ses dix-neuf ans lorsque, enceinte de plusieurs mois de son premier enfant, elle entre dans le champ de notre recherche au début de 1989. Le hasard veut qu'elle a loué une chambre sur une parcelle de la SHHA située juste à l'arrière de celle dont nous sommes nous-mêmes les locataires. Son visage renfrogné, sans maquillage, ses cheveux mal peignés et ses pieds à la plante calleuse débordant de sandales bon marché, tout dans son apparence trahit la villageoise qu'elle est encore. Pour avoir de quoi vivre jusqu'à sa maternité imminente, elle s'est contentée, comme seul luxe, de s'acheter un chapeau noir des plus simple ; et, comme elle n'a pas encore vraiment décidé de le garder, n'étant pas tout à fait certaine de pouvoir se le permettre et de ne pas finalement se voir forcée de le revendre — avec un léger bénéfice —, elle préfère porter ce fameux chapeau toujours protégé de son emballage d'origine en cellophane. Dans Francistown, à cette époque, un tel accoutrement n'avait rien de ridicule et ne prêtait nullement à la moquerie. Le chapeau emballé est emblématique du premier seuil franchi par Mary, au moment où nous la rencontrons, dans le développement progressif de son attitude à l'égard des objets manufacturés offerts par le marché, — dans sa trajectoire, donc, de future consommatrice urbaine.

Née et élevée dans l'un des villages qui forment la communauté rurale de Tutume située à une centaine de kilomètres au nord-ouest de Francistown, Mary avait à peine dix-sept ans lorsqu'elle débarqua dans cette ville. Elle y trouva un emploi sans difficulté, cuisinant et faisant la lessive pour les soldats célibataires cantonnés dans les casernes. Avant longtemps, elle noua des rapports plus intimes avec l'un d'eux, prénommé George, et se retrouva enceinte. Le soldat fut

6 Dans le Botswana d'aujourd'hui, il n'est pas inhabituel que des gens, bien que parlant l'ikalanga, choisissent de donner à leurs enfants des noms setswana.

transféré à Gaborone, puis enrôlé peu après dans un bataillon des forces internationales pour le maintien de la paix en Angola. Avec son poste fixe et bien rémunéré, il aurait pu subvenir aisément aux besoins de Mary et de l'enfant, mais la question d'un mariage possible fut à peine soulevée — et il demeura à jamais exclus de le faire poursuivre en dommages et intérêts: même dans le Botswana démocratique et respectueux des droits de l'Homme, les gens ont des raisons d'avoir peur de traîner des militaires en justice. En outre, Mary proclame qu'elle aime encore le soldat, bien qu'il se doive se passer des années avant qu'elle ne le revoie à nouveau.

Mary est une fille intelligente et résolue, mais aussi socialement blessée, qui a conscience de porter l'énorme fardeau d'un conflit personnel ayant son origine dans sa propre parenté. A douze ans, encore totalement ignorante de la sexualité habituelle des filles kalanga de son âge, elle fut violée par un étranger de passage, dans les champs bordant Tutume où elle gardait les chèvres. Le violeur fut jugé, et l'expérience n'a apparemment pas laissé de traces importantes dans la psyché de Mary. Quelques années plus tard, ses seins ayant atteint leur plein épanouissement, un autre étranger pinça l'un d'eux avec tant de violence sadique, au moment où elle sortait d'un magasin du village, que ce sein en resta, légèrement, déformé de façon permanente; Mary est bien consciente de cette déformation, qui la gêne fort. Ce ne sont pourtant pas des étrangers qui pèsent le plus sur la vie de Mary mais de membres proches de sa parenté, et non pas un viol et une agression physique, mais un rejet social. Son père, TaLawrence, un traditionaliste acharné, vit avec une seconde épouse et plusieurs tout jeunes enfants dans une ferme importante de Tutume jouxtant les deux propriétés considérables des deux demi-frères aînés de Mary. La mère de celle-ci, MaDikeledi, habite à un kilomètre de là, seule et sans soutien matériel de son ex-mari, sur une parcelle adjacente à celles de ses propres frères, qui pour leur part ne l'aident pas davantage. De l'arthrite aux articulations de la hanche a fait d'elle une infirme permanente, inapte aux travaux agricoles. Mary est sa fille aînée, suivie d'un garçon, Ngalano, plus jeune de trois ans. Elle réussissait bien à l'école primaire mais son père n'étant pas prêt à contribuer au montant pourtant

modeste des frais scolaires pratiqués dans le Botswana actuel, elle dut quitter très tôt l'école. La sécheresse bientôt devenue chronique, la production agricole permit à peine de survivre, les minuscules troupeaux de chèvres des fermiers constituant un maigre apport supplémentaire. Dans ce contexte, le départ de Mary pour la ville se révèle donc destiné à fournir un soutien financier à sa mère et à son frère. La seule autre expérience urbaine qu'elle ait, et qui est aussi sa seule autre expérience de voyage, fut une visite de quelques jours à un autre frère de sa mère, Present, qui a un emploi de mécanicien automobile dans la capitale Gaborone, à 430 kilomètres au sud de Francistown.

L'unique contact de Mary à Francistown est aussi son contact initial, celui qu'elle prit à son arrivée avec la soeur de sa mère, MaJulia, une personne entreprenante et dynamique. Celle-ci, avec son mari, est parvenue à acquérir et à mettre en valeur une parcelle de la SHHA dans la zone résidentielle Satellite Sud. Quand Mary débarque, le travail de construction est achevé (TaJulia est un maçon professionnel) et la parcelle s'enorgueillit d'une maison de quatre chambres, d'un petit magasin de détail et de plusieurs chambres à louer. Il n'y a là, apparemment, pas de place pour Mary et, après l'esclavage de son dur travail journalier dans les casernes, celle-ci en est réduite à dormir dans un abri de fortune, fait de branchages et d'herbe, qu'elle s'est aménagé dans l'une des zones encore squattées. Les pluies sont abondantes en 1988 et, comme la plupart des autres maisons de ces zones, l'abri est emporté par le débordement des eaux du fleuve Tati. Pendant une courte période, cet événement semble une bénédiction déguisée du ciel car, en tant que "victime des inondations", Mary se voit immédiatement qualifiée pour l'attribution d'une parcelle de la SHHA, alors que d'autres gens se retrouvent sur des listes d'attente durant des années. En raison du fait que la SHHA s'occupe principalement (et même exclusivement, du moins sur le papier) des groupes sociaux aux revenus les plus bas, les femmes sont privilégiées parmi les bénéficiaires prévus, de même qu'elles le sont sur le marché de l'emploi de Francistown; et il n'est en conséquence pas du tout exceptionnel qu'une fille célibataire de vingt ans à peine se construise et possède sa propre maison SHHA. Mais que

connaît une petite paysanne comme Mary, à ce stade, des complexes stratégies de l'économie urbaine ? Sa tante s'y connaît bien mieux, et il est décidé que la parcelle de Mary, située dans la zone qu'on appelle Extension Somerset Est, sera enregistrée au nom de la tante en question — la parcelle déjà mise en valeur de Satellite Sud étant également la propriété de celle-ci. Tandis que la tante et l'oncle ne perdent pas une minute pour construire les deux chambres et les toilettes séparées qui viennent confirmer leur statut légal d'habitants, Mary passe le reste de sa grossesse dans une chambre louée des environs, sous les fumées du nouvel hôpital Nyangabgwe, — où d'ailleurs elle donnera bientôt le jour à son enfant. C'est une fille et, avec optimisme, Mary lui donne pour nom Tatayaone, "Papa te verra". Aussitôt après sa sortie de la maternité, elle retourne avec son bébé au village de sa mère, en emportant tout ce qu'elle a pu acheter sur son salaire: le cadre en fer de son lit, une couverture, quelques vêtements, son chapeau enveloppé de cellophane, et un petit dressoir (un tiroir avec porte de verre coulissante) fabriqué dans le secteur informel et destiné à servir de support à ses deux tasses à thé dépareillées.

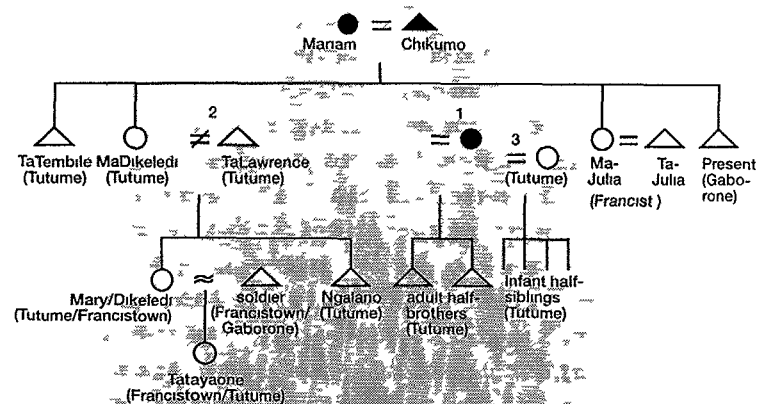


Diagramme 1: Généalogie

Au Botswana, la période postnatale est conçue comme un temps rituel de réclusion pour la nouvelle accouchée, temps

au cours duquel, de par son statut de *motsetsi*⁷, elle est supposée concentrer toute son attention et ses soins à son nourrisson, mais également grossir, en réfrénant ses envies d'activité tant productive que sexuelle. Si Mary s'est pliée au principe de cette réclusion, elle l'a aussi pratiquée employée à restaurer sa fierté et sa compétence productives, restées en friche pendant son séjour urbain d'un an et demi. Laisant donc son bébé aux soins de sa mère, Mary s'est construit pour elle-même, de ses propres mains, une maison de pieux de bois, d'argile et de chaume. Ensuite, et avec brio, elle a préparé les champs à l'automne, insistant pour les labourer elle-même avec des boeufs qu'elle a empruntés à ses oncles maternels. Elle n'a rendu visite qu'une seule fois à la ferme de son père, pourtant toute proche, où on l'a fait se sentir une étrangère nullement bienvenue.

Toutefois, cette période relativement idyllique arrive bientôt à sa fin. Même utilisée de la façon la plus parcimonieuse possible (ce qui signifie pour Mary à l'époque — et pendant ensuite de nombreuses années encore — deux repas par jour, composés d'un simple plat de gruau d'avoine, généralement sans le moindre soupçon de légumes, pour ne pas parler de viande), l'argent gagné en ville est à la longue épuisé; et Mary retourne donc à Francistown en gagnant pour elle et ceux qui dépendent d'elle: pour sa mère, dont l'arthrite est maintenant soignée, mais à un coût énorme, sous forme de repas sacrificiels, par l'Eglise apostolique de Saint-Jean (une Eglise indépendante locale); pour Tatayaone, dont les langes et vêtements exigent le fréquent usage de produits à lessiver ruineux; et pour Ngalano, frère de Mary, qui est toujours sans emploi.

La parcelle de la tante de Mary dans l'Extension Somerset Est (parcelle qu'elle a donc appropriée aux dépens de Mary) comprend à présent quatre chambres séparées et — ceci présenté comme une grande faveur — Mary est autorisée à en louer une, de 2 m carrés sur 3, pour 40 Pula par mois, c'est-à-

⁷ Ceci est à nouveau un terme setswana courant parmi ceux dont la langue est l'ikalanga.

dire 10 Pula de moins que le prix courant du marché. Les parcelles d'alentour sont louées par des jeunes gens qui travaillent ou étudient à Francistown. Ce sont de parfaits étrangers pour Mary, originaires de régions et de groupes ethniques différents, mais elle a des rapports sans heurt avec eux, échangeant les menus services (surveillance des lieux, emprunts d'aliments ou d'ustensiles...) et les gestes et paroles habituels qui fixent l'usage entre cohabitants d'un même quartier. Un garçon originaire de Tutume, lointain cousin de Mary et approchant la trentaine, occupe un logement voisin; il y anime une branche de l'Eglise apostolique de Saint-Jean, celle à laquelle appartient la mère de Mary, et celle-ci s'y joint bientôt. En tant que robuste paysanne, elle n'a par ailleurs aucune difficulté à trouver de l'emploi dans le creusement de canalisations sur le site industriel de la Dumela, au nord de Francistown. Les conditions de travail sous les ordres des contremaîtres sud-africains blancs sont teintées d'un autoritarisme anachronique. Les toilettes n'ont pas été prévues sur le site, et, après quelques mois, Mary est licenciée en même temps qu'une compagne de travail parce qu'on découvre qu'elles se sont éloignées dans le but d'uriner. Tremblante de rage, elle fait appel à moi, son voisin à l'époque, et sur ma recommandation trouve un emploi auprès d'une de mes amies blanches qui dirige la *Tswana Weaving*, usine fabriquant des tapis ornementaux avec une main-d'oeuvre composée uniquement de femmes africaines. Plusieurs de celles-ci ont un niveau d'éducation similaire à celui de Mary, mais certaines ont terminé des études secondaires inférieures ou ont même continué plus loin.

Les fruits de la sécurité, ou comment on devient consommatrice

La sécurité de cet emploi, la relative bienveillance dans l'attitude de la direction, la formation sur le tas, l'accent mis

sur les soins du corps⁸, avec un laps de temps suffisant octroyé dans ce but — ce qui se traduit pour les jeunes ouvrières par une joyeuse séance de douche collective venant ponctuer chaque journée de travail —, le fait d'être initiée quotidiennement aux subtiles stratégies de la beauté, allant du maquillage à la coiffure et au choix des vêtements — toutes ces circonstances se combinent pour opérer une métamorphose chez Mary, à la fois comme jeune femme et comme consommatrice (cf. Pfau 1991). Elle découvre que c'est en très grande partie par la consommation — selon les critères établis par le groupe de référence que sont ses compagnes de travail — qu'elle sera capable de se construire elle-même en tant que femme, d'une manière dont elle n'aurait même pas pu rêver dans sa jeunesse à Tutume. La direction considère Mary comme trop paysanne pour devenir une tisseuse qualifiée, avec le sens sûr des nuances de couleur et le contrôle parfait de la trame que cela requiert; on lui confie plutôt la tâche d'installer les fils sur les métiers à tisser, de préparer donc ceux-ci pour le travail des tisseuses. Elle prend grand plaisir à ce travail, peu ardu quoique essentiel. Elle jouit pleinement — au point d'en devenir très dépendante — de ce petit monde de femmes entre elles, fait de bavardages, de menues querelles, de partage de nourriture à l'occasion du repas de midi, de compétitions sur le chic des habits ou la façon de prononcer correctement le setswana et d'en utiliser toute la richesse expressive, de courts sketches improvisés où la direction est secrètement imitée et ridiculisée, de l'aide mutuelle donnée ou reçue comme entre soeurs lorsque chacune cherche à se faire belle, et enfin du rituel de la douche prise en commun, avec la grande réassurance corporelle que procure la nudité des autres filles. Ses mains deviennent plus douces et ses pieds calleux plus tendres; elle apprend à dédaigner le dur travail physique

⁸ Il convient de préciser ici, pour éviter que le lecteur ne nourrisse de fausses idées concernant les pratiques d'hygiène usuelles en Afrique australe, que ce souci de la propreté corporelle ne diffère qu'aux points de vue du confort et de la sociabilité par rapport aux deux bains froids quotidiens pris ponctuellement par Mary dans sa petite chambre surencombrée, — bains pour lesquels elle doit d'abord aller chercher un grand nombre de seaux d'eau, qu'elle porte sur la tête et généralement dans l'obscurité

où elle trouvait sa fierté un an seulement auparavant; elle apprend à utiliser une lotion corporelle bon marché chaque fois qu'elle s'est lavée, et en vient à se servir de papier de toilette et de serviettes hygiéniques jetables (au lieu d'un épais bandage fabriqué avec du papier de toilette volé dans les W-C. de l'usine); elle devient experte dans les noms de marques, les prix et les modes d'emploi des produits de coiffure. D'impeccables "takkies" blanches (ou chaussures de sport) remplacent maintenant ses sandales. Le chapeau jadis tant aimé, avec ou sans son emballage de cellophane, est à présent reconnu par elle comme ayant totalement manqué de chic. Elle rejoint graduellement les rangs de ces femmes qui parviennent à marcher au long des rues non pavées de la ville sans aucun signe visible de boue ou de poussière sur leurs vêtements ou leurs souliers. Appartiennent d'ailleurs à cette même catégorie de personnes (et il semble que ce soit la majorité des femmes de Francistown) celles qui — excepté avec le plus grand et le plus visible embarras, clairement non simulé — ne peuvent imaginer le moindre déplacement hors de chez elles, pour aller de leur maison des faubourgs jusqu'au centre-ville ou même pour faire une course les plus rapide et de la plus stricte nécessité dans le quartier, sans une toilette soignée des pieds à la tête: magie de protection face à un environnement urbain fondamentalement inamical, c'est du moins ainsi que j'ai interprété ce fait, qui peut être considéré comme une véritable institution (van Binsbergen 1993).

Ajustements budgétaires

La façon dont Mary établit son budget subit bientôt des changements radicaux. Elle tente de rester fidèle à son intention initiale de subvenir aux besoins de son enfant, de sa mère et de son frère, grâce à l'argent qu'elle gagne à Francistown, mais ce but altruiste basé sur les liens de parenté entre en compétition — en une lutte inégale — avec ses autres buts, qui concernent tous son désir de se définir comme personne, comme femme, parmi son nouveau groupe de référence qui est celui de ses compagnes de travail, mais aussi, bien qu'à un degré moindre, celui des habitants des parcelles

voisines à la sienne, qu'elle côtoie régulièrement. Elle reste amère au sujet des douteuses stratégies de sa tante visant à l'appropriation de biens fonciers, stratégies qu'elle a à présent percées à jour. Les mots inamicaux de sa tante, lorsqu'elle s'est plainte du peu d'aide qu'elle recevait dans la situation précaire qui était la sienne, lui tournent encore sans cesse en tête: "Toi, Dikeledi, tu n'es rien, et tu ne vaudras jamais rien." Pour la première fois, Mary s'autorise à ressentir de façon consciente l'absence de soutien matériel venant de son père, comme d'ailleurs de tout soutien moral de sa part: il l'a laissée tomber au moment où il aurait pu choisir de lui épargner l'humiliation et la dureté de ses premières années d'adulte. Tout en éprouvant de la compassion pour sa mère infirme, elle comprend que celle-ci, en prenant en charge Tatayaone, s'est assurée une sorte d'otage pour obliger Mary à continuer à la soutenir financièrement; il faut 30 Pula par mois simplement pour nourrir Tatayaone et sa grand-mère, et 30 Pula supplémentaires seraient encore nécessaires si la petite fille devait "apprendre à chanter", c'est-à-dire aller à la garderie scolaire du village. Le refus persistant du père de Tatayaone de contribuer à l'entretien de l'enfant rend cet accès impossible. Mary continue à craindre de faire appel à la justice contre lui, pour la même raison qu'elle n'avait pas réclamé de dommages et intérêts lorsqu'il l'avait mise enceinte.⁹ Mary ressent un certain malaise au sujet du coût des rituels de l'Eglise à laquelle appartient sa mère. Et, quoique elle ait eu, à Francistown, pendant de nombreuses années, un amoureux qui était à la tête d'une église chrétienne indépendante, elle se sent mal à l'aise au sujet de ses propres expériences dans la branche urbaine, particulièrement secrète et contraignante, de l'Eglise indépendante originaire de Tutume qu'elle a fréquentée: "Si je ne suis même pas autorisée à parler à ma propre mère des choses qui se passent dans cette église, je me sens contrainte, comme si je n'étais plus une personne." Des commentateurs locaux ont suggéré que les séances qui avaient lieu dans cette

⁹ Sur la procédure légale et ses pièges en cas de poursuite en justice pour la demande d'une pension alimentaire, cf. Molokomme 1991

église, et dont il était interdit de rien dire, pouvaient être de nature sexuelle; elles auraient pu aussi frôler la sorcellerie. (Sur cet aspect des Eglises de Francistown, cf. van Binsbergen 1993.) Cependant, ayant moi-même vécu près de l'Eglise en question et ayant fréquenté plusieurs de ses membres, je me suis personnellement formé l'opinion que ses activités étaient inoffensives, quoique exerçant sur ses fidèles une pression morale contraignante: le secret imposé par les responsables religieux n'était à mon sens qu'une stratégie de cohésion. Quoiqu'il en soit, bien que Mary ait cessé rapidement de fréquenter l'Eglise de Saint-Jean, elle n'en continue pas moins de rester fidèle aux condamnations qu'elle y a entendues concernant l'alcool et la fréquentation des discothèques, rejetant donc une large tranche de consommation potentielle — ceci au grand profit de ses finances et de son emploi du temps.

Ainsi, alors que Mary a débuté dans l'existence avec ce qui apparaît comme une identité forte et adéquate mais entièrement tournée vers la vie rurale, se montrant parfaitement adaptée aux tâches productives et reproductives définies pour elle par un environnement villageois, le caractère conflictuel de ces liens au village (le domaine de la parenté) et, dans une moindre mesure, la religion chrétienne comme institution officielle et organisée l'amènent à présent à distraire une bonne part de son revenu du but proclamé de soutenir sa famille rurale, et la poussent à devenir une citadine consommatrice. Ce qui lui arrive n'est pas tellement le résultat d'une resocialisation, l'implantation chez elle d'une nouvelle orientation de la personnalité, mais plus simplement une tentative d'adopter une nouvelle identité sociale qui soit à sa portée, et ceci par le biais d'aspirations nouvelles en relation avec le choix d'un groupe de référence différent, radicalement urbain (compagnes de travail et cohabitantes du voisinage). Une fois ce choix opéré, entrer dans les rôles de "consommatrice", de "citadine" et de femme "moderne", devient un processus assez rapide et assez aisé.

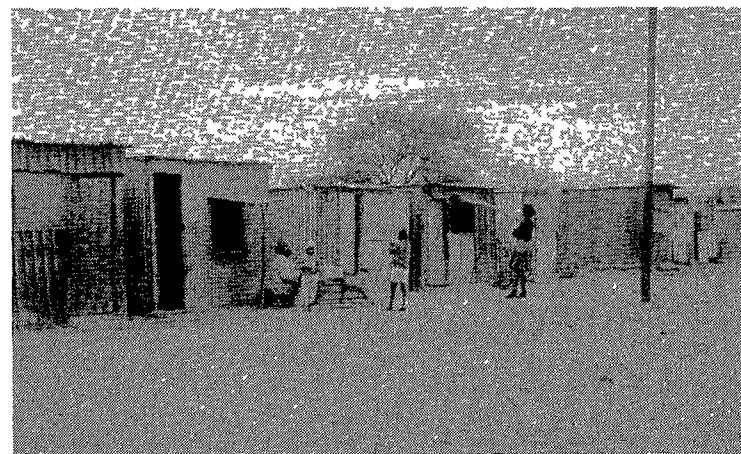


Fig. 4. Echoppes sous licence légale dans la zone résidentielle Extension Somerset Est, Francistown, 1989.

Bien entendu, il est inhérent à la structure du marché de consommation que les aptitudes et les comportements requis pour être reconnu avec plein succès comme un "consommateur" soient acquis du jour au lendemain. Le monde de la consommation réserve de multiples havres où les consommateurs peuvent s'accoutumer à des niveaux d'accomplissement personnel variés. Pour sa part, Mary a continué d'être intimidée quand elle fait ses courses dans les grands supermarchés. Elle craint que son attitude devant les étalages ne démasque la paysanne qu'elle se sent encore et qui réapparaît lorsqu'elle se couvre de ridicule en passant aux caisses comme ce fameux jour où, voulant acheter une paire de chaussures pour sa fille, elle demanda en parfait anglais du Botswana "où était l'amie" de l'unique soulier qu'elle tenait à la main: le vendeur ne put s'empêcher d'émettre de petits rires suffisants en l'imitant de façon moqueuse: "Amie ? Amie !". D'habitude, Mary peut trouver les quelques articles de base nécessaires à toute consommatrice moderne accomplie (à savoir, le shampoing, les serviettes hygiéniques, le dentifrice, les lotions pour le corps, le papier de toilette, les briques de savon, ou même les chaussures) — articles qui maintenant lui sont devenus indispensables — dans des endroits plus familiers et moins formels, comme les échoppes en plein vent de sa

zone résidentielle. Il existe également d'autres lieux commerciaux alternatifs, tels ces quelques grands magasins de style colonial subsistant encore dans la ville et qui ont satisfait les demandes et les goûts des Africains pendant des décennies. Leurs noms (*Haskins* et le *Tati Company Store*) sont des mots tout à fait usuels et familiers dans chaque foyer de Francistown, et ils peuvent se permettre d'être légèrement moins chers grâce à un système de surveillance étroite, très envahissant et d'une brutalité insultante, mais auquel la clientèle, constituée uniquement d'Africains n'appartenant pas à l'élite, se soumet sans broncher, comme si le fait de se plier à ce genre de formalités avait le caractère d'une loi évidente, naturelle, allant de soi...



Fig. 5. La vitrine d'une boutique de Pep, typique des magasins de vêtements à bon marché présents dans toute l'union douanière de l'Afrique australe et qui fournissent la clientèle des Africains à bas revenus (Francistown, 1998).



Fig. 6. Et si même Pep ne parvient pas à mettre à l'aise le consommateur potentiel, ou pratique des prix inabornables, il y a toujours les points de vente en plein vent du secteur informel, comme ici les étals de ces femmes zezourou assises à l'avant-plan, ou les échoppes d'habillement situées à gauche de l'image, lesquelles n'ont que fort peu de rapport avec les magasins de Pep.

Le détournement graduel de son budget qu'opère Mary a pris de multiples formes. De façon très générale, Mary s'est forgé, à travers les expériences vécues par elle durant ces dernières années, l'idéal explicite d'une carrière personnelle à accomplir. Elle va montrer au monde entier, et en particulier à sa tante (et à son père ?) qu'elle aussi peut être une femme indépendante, accédant à une carrière source de gros salaire et l'estime sociale. Elle veut être une enseignante, ou même, mieux, une infirmière pleinement qualifiée et diplômée par l'Etat. Elle n'a encore guère plus de vingt ans, et la politique éducationnelle du Botswana impliquant un enseignement de niveau relativement bas et entièrement subsidié, il n'est pas exclu pour elle de commencer l'école secondaire. Comme première étape, Mary s'inscrit à des cours du soir de sixième degré primaire; deux ans après, elle passe avec succès le septième degré, et entre à l'école secondaire. Les frais scolaires s'élèvent à 30 Pula par session. De plus, même les élèves adultes qui fréquentent les cours du soir sont obligés de porter

un uniforme, ce qui signifie encore une dépense supplémentaire. Mary saisit cette opportunité de rendre ostensible son tout nouveau statut de diplômée d'école primaire, et porte son uniforme avec sérieux et fierté plutôt qu'avec gêne et embarras. Ses soirées sont entièrement occupées durant la semaine. Lorsqu'elle regagne sa chambre vers 9 h 30, c'est pour dormir. Le peu de vie sociale qu'elle a est limité aux week-ends, le moment où elle fait sa lessive et range et nettoie sa chambre. Graduellement, elle se met à trouver pénibles et fastidieuses les longues marches entre chez elle, l'usine et l'école (voir Fig. 7, ci-dessous); pour cette raison, mais aussi pour des motifs de sécurité, elle commence à prendre des taxis (à 1 Pula la course), du moins pour rentrer de l'école le soir. Comme il y a peu de temps prévu pour nouer des relations sociales avant et après les cours, ses voisines de banc ne deviennent pas un groupe de référence comme l'ont fait ses compagnes de travail.

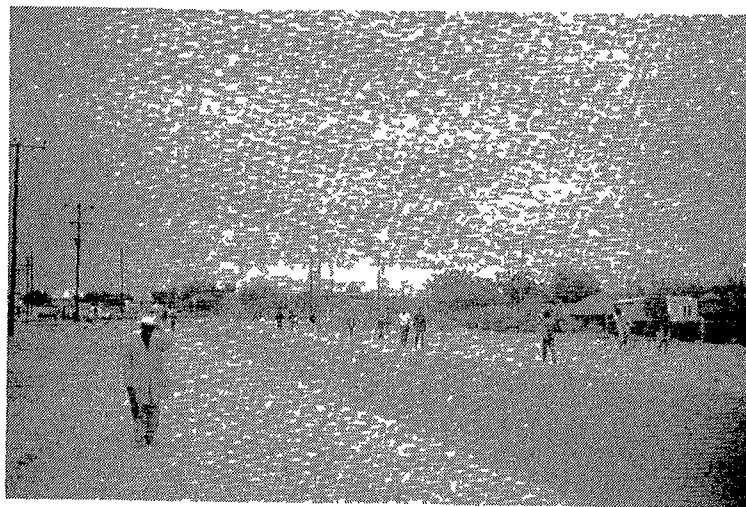


Fig. 7 Des travailleurs de Francistown rentrant chez eux le soir

A côté de ce but professionnel maintenant bien défini, et des frais d'éducation qu'entraîne nécessairement la poursuite de celui-ci, Mary s'engage dans deux stratégies budgétaires qui ont particulièrement la faveur des consommateurs débutants de Francistown: le crédit rotatif (ou *motshelo*) et le système d'achats avec paiements échelonnés.

Le *motshelo*, richesse à tour de rôle des pauvres organisés

C'est parmi d'actuelles ou d'anciennes compagnes de travail que Mary trouve quelques jeunes femmes en qui elle peut avoir suffisamment confiance pour former avec elles un *motshelo*, c'est-à-dire un type d'arrangement mutuel avec crédit rotatif. Il est habituel à Francistown que ce genre de groupe informel comprenne à peine une poignée de gens, ne méritant guère le nom d'"association" courant dans la littérature internationale. Le *motshelo* dont nous parlons ici a inclus initialement une seule femme en dehors de Mary; plus tard, il y en a eu deux. Voilà comment le système fonctionne: au début du mois, chaque participante contribue par une somme d'argent fixée à l'avance (50 Pula dans le cas présent) à une caisse commune, dont bénéficie entièrement l'une des femmes. Le mois suivant, c'est une autre participante qui profite de l'aubaine, et ainsi de suite. Cet arrangement conduit certains mois à l'épargne forcée de sommes supérieures à celles que mettrait d'elle-même volontiers de côté une personne isolée mais procure en échange, certains autres mois, des sommes beaucoup plus importantes à dépenser que ce que son revenu mensuel ne le permettrait (la fréquence des mois où l'on est ainsi bénéficiaire dépend bien sûr directement du nombre de membres du *motshelo*). Les mois où Mary doit contribuer à la caisse sans rien recevoir, le *motshelo* est une incitation de plus de ne se permettre aucun luxe, et à se contenter d'insipides repas de gruau d'avoine. Par contre, les mois où la chance est pour elle, sont ceux où elle acquiert des biens de consommation durables: l'uniforme scolaire, une robe supplémentaire achetée à une de ses compagnes de travail qui colporte des robes (le colportage est, parmi les femmes de Francistown, un moyen tout à fait admis d'augmenter ses revenus), une grande bassine pour se laver et faire la lessive, un grand essuie de toilette, et enfin un petit réchaud à gaz portable, à un seul brûleur. Cet équipement réduit fortement le temps de préparation de ses repas le matin avant de partir et le soir entre le travail et l'école, et lui permet de cuisiner dans sa chambre au lieu de devoir aller dans la véranda centrale de la maison et d'y utiliser le poêle à charbon de bois, lent et réputé mal fonctionner par temps humide). Des articles

occasionnels (vêtements, chaussures) sont encore achetés pour Tatayaone, MaDikeledi et Ngalano, et de l'argent est envoyé à Tutume pour leurs besoins quotidiens mais les intervalles entre ces envois destinés à sa parenté sont de plus en plus longs, et les sommes versées de moins en moins généreuses.

La chambre de Mary

Avec les articles récemment acquis, Mary fait beaucoup plus que réaliser de précieuses économies et accroître son confort, elle atteint un but plutôt inattendu. Elle utilise, en effet, les biens de consommation de l'univers urbain pour transformer le minuscule et morne espace de béton de 2 m sur 3 qu'est la chambre louée, symbole des pressions et de l'abus de proches parents, et cela au nom même des liens de parenté consacrés par le village, puisque comme nous savons, la parcelle entière, dont elle ne loue qu'une toute petite partie, était sienne avant que les parents en question ne la lui chipent. Elle utilise ces biens proprement urbains pour imbiber son bloc impersonnel de sens produits dans l'univers villageois de son enfance. Grâce aux objets manufacturés et aux comportements pratiques qu'ils induisent, Mary divise, de façon stricte et constante, son espace de vie en trois domaines bien délimités:

- la cuisine, située le plus loin possible de la porte et marquée par le réchaud à gaz portatif;
- la salle de bains, située, elle, le plus près possible de la porte et marquée par la baignoire;
- la chambre à coucher, constituée du seul lit placé contre le long mur nord-ouest de la chambre, dans l'espace non occupé par les deux fonctions que sont la cuisson des repas et les ablutions.

Observée de l'extérieur — et vue donc comme obéissant en apparence à des règles auto-imposées et arbitraires —, Mary semble occuper sa chambre un peu comme si elle jouait à "la maison". Mais, par les frontières absolues qu'elle s'impose à elle-même en disposant de façon stricte chaque objet dans

l'espace — ne laissant ainsi jamais un essuie de toilette, de la nourriture ou une assiette toucher le lit, en ne permettant jamais qu'un essuie de cuisine franchisse la frontière invisible de la "salle de bains" imaginaire, en s'interdisant de laisser traîner aucun vêtement dans l'espace destiné à la "cuisine" —, la jeune femme parvient, de façon créative et sélective, miniaturiser l'espace fonctionnel rural. Utilisant les articles manufacturés de la consommation comme marqueurs de fonctions et de significations, elle impose à sa chambre la structure qu'on trouve à la ferme TaLawrence, avec ses trois fonctions principales que représentent d'abord la chambre de séjour/chambre à coucher, puis le lieu où l'on fait la cuisine, et enfin l'endroit destiné à se laver et à uriner.

La fonction qui est absente, celle de la réserve à grains, est le signe que la chambre urbaine n'est pas un lieu de production mais uniquement de consommation; Mary garde son sac mensuel de gruaux d'avoine (le seul produit alimentaire qui lui soit usuel, étant la base principale de sa nourriture) dans son "espace cuisine", exactement comme au village de petites quantités de farine sont gardées dans le *nsha* après le pilage des céréales descendues de la réserve.

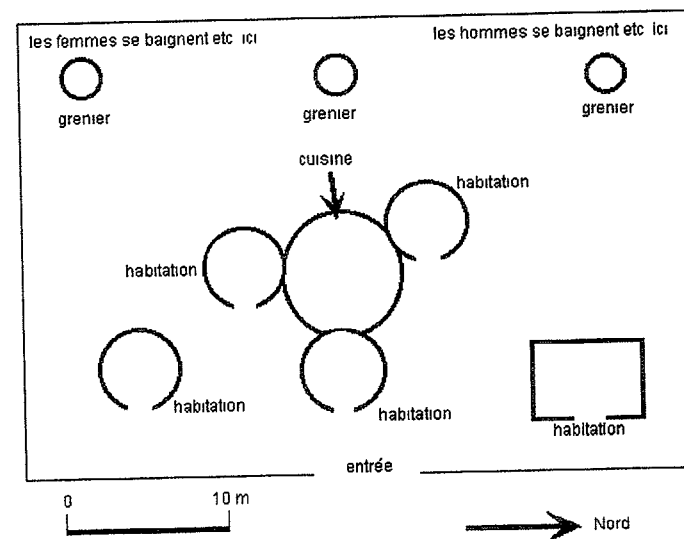


Diagramme 2. La ferme kalanga de TaLawrence

Il est peut-être un peu surprenant¹⁰ d'assister en témoin à ce bricolage d'anciennes significations familiales et d'objets flambant neufs dans le processus d'apprentissage amenant une personne à devenir consommatrice. Cependant, il me semble que l'aspect le plus frappant de ce bricolage est que Mary ne tend pas à imiter avec nostalgie un monde rural. Au contraire, elle crée une alternative de son crû, et qui n'est plus mentalement localisée. Cette création est apparue après son rejet par son environnement villageois, et plus encore, après son abandon délibéré de cette référence, tandis qu'elle se formulait de nouveaux buts, dans un idiome plus large et mondialisé. Ce sens d'une innovation citadine et consommatrice, plutôt que celui d'une nostalgie rurale, s'est manifesté avec le plus d'évidence dans la pièce maîtresse de sa réorientation budgétaire: l'achat à tempérament, au cours de sa seconde année de travail à la *Tswana Weaving*, d'une coûteuse garde-robe moderne (350 Pula).

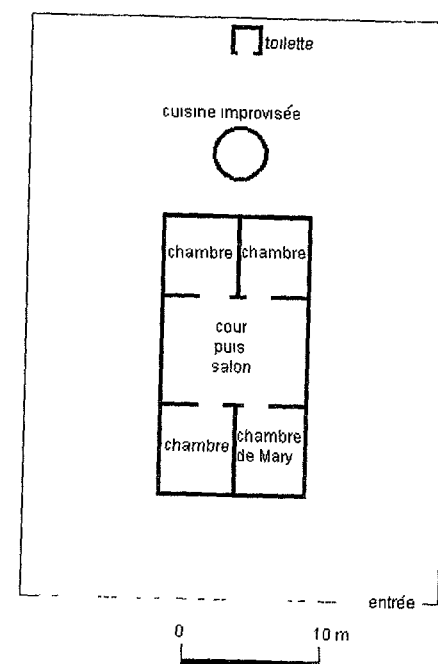


Diagramme 3. Plan en coupe horizontale de la maison que TaJulia a construite sur la parcelle de Mary.

Le système des achats avec échelonnement des paiements: au-delà du *motsbelo*

Francistown s'enorgueillit de deux importants grands magasins spécialisés dans la vente de meubles de style européen à une clientèle africaine: *Furniture Mart* et *Town Talk*. La destination des marchandises au secteur africain du marché du meuble transparait dans leurs prix nets relativement bas (même si ceux-ci sont largement hypothétiques, voir infra), leurs designs démodés, la piètre qualité des matériaux utilisés et leur vente — de façon préférentielle si pas exclusive — selon un système de paiements échelonnés. La direction de ces grands magasins ne se donne même pas la peine d'afficher les prix au comptant, n'indiquant que les acomptes à verser par mois et le nombre de mois nécessaires pour acquérir définitivement la marchandise. Que les intérêts payés au total selon de tels plans échelonnés tendent à être usuraires ne frappe pas

10 C'est en réalité moins étonnant qu'il n'y paraît. Il y a une affinité fondamentale du point de vue de la structure entre une ferme kalanga à l'ancienne, comme celle de TaLawrence (cf. diagramme 2), et la maison que TaJulia, utilisant un plan de base assez courant et conforme aux stipulations de la SHHHA, a construit sur ce qui était à l'origine la parcelle de Mary.

immédiatement l'oeil. Le niveau des établissements scolaires est bas, les standards d'éducation existant dans le Botswana d'avant l'indépendance aussi, un accent est mis depuis lors sur les améliorations quantitatives plutôt que qualitatives dans le domaine de l'enseignement, et l'introduction enfin de calculatrices portatives bon marché dans les années 70, — tout ceci a pour conséquence que peu d'habitants du Botswana actuel sont forts en calcul mental, a fortiori s'il s'agit de pénétrer les arcanes de l'intérêt composé. Les vendeurs découragent avec force tout client qui dit préférer payer comptant. Certes, le salaire de ces vendeurs est augmenté d'un bonus à chaque vente réalisée, mais on peut aussi se demander si les profits de la firme ne proviennent pas en premier chef, non du fait même de l'écoulement des marchandises, mais de la nage en eaux troubles de "requins" financiers, prêteurs usuriers des clients.¹¹ En outre, selon les termes de ces plans de crédit, les marchandises peuvent être réclamées à l'occasion de tout retard dans les versements mensuels, et nombreux furent les cas où des marchandises ont été récupérées le dernier mois du plan de crédit, alors qu'elles étaient donc presque entièrement payées.

Je ne connais personnellement qu'un seul cas — impliquant mon assistant de recherche M. Edward Mpoloka — où, sur base d'une infraction à la loi reconnue par la cour de justice de Francistown, un client ait réussi à rentrer en possession de marchandises qu'il avait achetées et qu'il s'était vu reprendre. Comme il n'avait pas effectué le tout dernier paiement du plan de crédit qui les concernait, *Town Talk* s'est cru autorisé à récupérer le mobilier de salon du logement municipal loué par M. Mpoloka, en profitant du fait que ce

dernier était parti travailler. Les meubles ont été rendus dans la suite à leur propriétaire, qui s'est empressé d'emprunter l'argent nécessaire au règlement du solde encore dû. On peut voir quotidiennement le camion de la *Town Talk* sillonner ainsi les rues de Francistown, camion détesté par la population urbaine en raison de sa pratique notoire consistant à reprendre tôt ou tard presque toutes les pièces de mobilier qu'il a un jour livrées.

Comme tant d'autres aspects de l'économie moderne du Botswana, le système de la vente à tempérament a son origine en Afrique du Sud, où il a été pendant des décennies un élément de banale routine dans l'exploitation, tant par les Blancs que par les Indiens, des aspirations des Africains dans le domaine de la consommation. Le roman de Miriam Tlali intitulé *Muriel*, basé sur l'expérience de l'auteur, pendant plusieurs années, comme employée dans une firme du même genre que celles mentionnées plus haut, présente une description éclairante des techniques commerciales et financières manipulatrices qui sont en jeu dans un tel contexte.

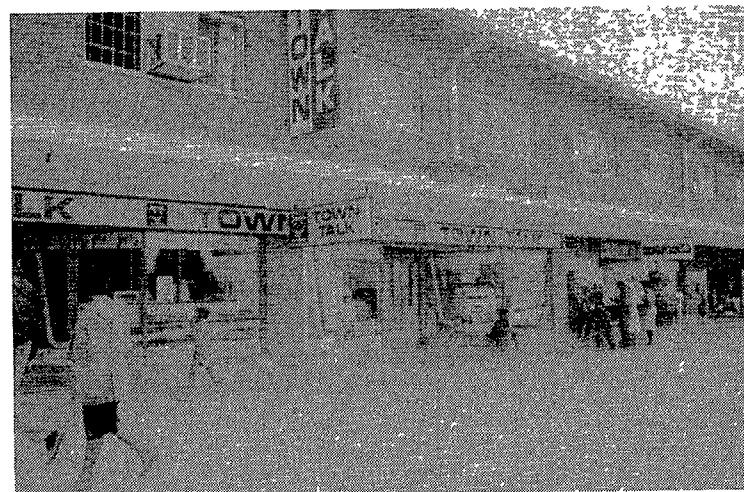


Fig. 8. Le grand magasin Town Talk de Francistown.

Le système de vente à tempérament instauré par ces firmes commerciales pourrait ressembler à un *motshelo* à grande échelle, devenu automatique et entièrement dépersonnalisé.

11 Ainsi que l'a fait remarquer mon collègue économiste Henk Melink, ceci ne pourrait être le cas que si l'intérêt pratiqué excédait le taux d'inflation qui, quoique spectaculairement plus bas que celui de la plupart des pays d'Afrique au début des années 90, était loin d'être négligeable au Botswana. "L'inflation domestique s'est accrue de façon constante, avoisinant les 11,6 % l'an en 1988-92; cependant des estimations non officielles indiquent qu'elle a été notablement plus élevée." (Brown 1994: 174) Mon impression est que les taux d'intérêt en question excèdent les 10 % l'an; toutefois, une recherche ultérieure approfondie s'avérerait ici nécessaire.

Incapables d'épargner d'abord pour acheter ensuite, les gens se lient eux-mêmes à l'obligation de se dessaisir de façon régulière de sommes d'argent importantes; en échange, ils jouissent d'avantages matériels inaccessibles autrement. Dans les deux cas, ce type d'arrangement protège les individus contre toute revendication extérieure portant sur l'argent gagné. D'une part, les dépenses de type strictement hédoniste, c'est-à-dire consacrées à la boisson et au sexe, cèdent le pas à celles qui concernent le budget du ménage; et d'autre part, aux proches parents qu'on a en ville ou au village, on peut toujours répondre très sincèrement qu'on n'a pas d'argent à leur donner, celui-ci ayant été déjà effectivement dépensé. Le *motshelo* et la vente à tempérament contribuent ainsi tous deux fortement à l'édification de l'individu personnel (et de la famille nucléaire à la tête de laquelle il se trouve), aux dépens à la fois, et d'une satisfaction à court terme de la sensualité, et d'obligations à long terme vis-à-vis de la parenté. L'un et l'autre systèmes entraînent également une transformation très particulière du sens du temps chez les individus: s'y combinent, en effet, l'expérience d'avantages matériels différés et celle d'une obligation à long terme résultant de la répétition, à intervalles de temps fixes, de sacrifices financiers également fixes, mais conduisant à une libération finale: une forme de culte négatif qui est attaché à des significations ayant de façon éminente leur origine dans la notion de "foyer" ou de "chez soi" qu'on trouve dans un contexte à la fois capitaliste et calviniste.

Mais la similitude entre les deux systèmes s'arrête là. Ils sont en effet sanctionnés de façon toute différente. Dans le cas du *motshelo*, ce qui contraint chaque participant c'est la menace d'une disgrâce sociale, d'un déshonneur et de la rupture des relations de confiance mutuelle avec l'entourage proche. La lointaine possibilité d'une poursuite en justice pour tout partenaire de *motshelo* qui ne tiendrait pas ses engagements, c'est-à-dire amené à comparaître devant l'un des deux tribunaux de droits coutumiers de Francistown, donne du poids à cette menace. Le modèle social sous-jacent au *motshelo* ressemble à la réciprocité des liens proches de parenté — quoique les partenaires d'un *motshelo* soient par définition des personnes avec lesquelles on n'est justement pas

apparenté. Dans le cas du système de vente à tempérament, par contre, le non-respect du plan de paiements convenu entraîne simplement la récupération des marchandises, souvent après que les paiements effectués correspondent à un total qui dépasse la valeur courante des marchandises en question, comme nous l'avons expliqué plus haut).

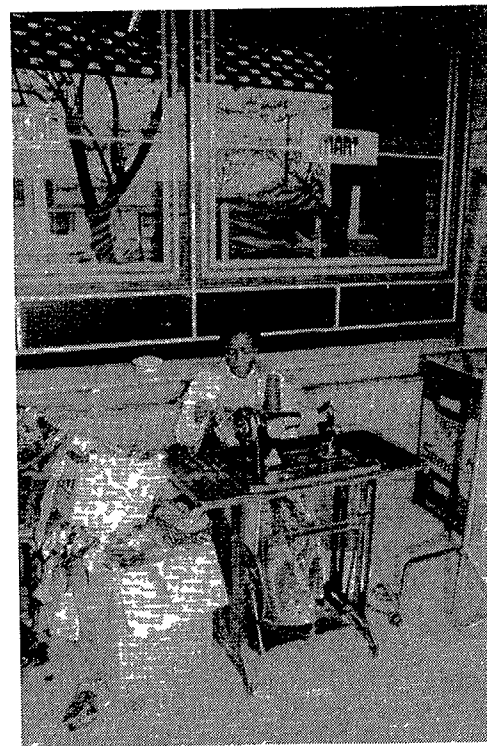


Fig 9 Une couturière indépendante, dont l'emplacement de travail choisi — juste en face du Furniture Mart de Francistown — est toléré (Incidentement, on notera le mot afrikaans "breekbaar" — fragile — sur la boîte en carton, indice de la domination économique sud-africaine au Botswana)

Plutôt que de l'appeler "crédit rotatif", on aurait pu donner plus justement le nom de "location-achat" au *motshelo* (qui signifie ajournement, mais aussi loterie). Dans le système pratiqué par les firmes commerciales, les risques de ne jamais acquérir définitivement les marchandises — et de voir l'argent investi, totalement perdu lors de leur récupération — sont

beaucoup plus grands que le risque des partenaires d'un *motshelo* ne payant pas ce qu'ils doivent lorsque vient leur tour, en dépit du fait que les contributions à un *motshelo* tendent à être plus élevées que celles liées à un système d'achat par paiements échelonnés (quoique les montants dépendent naturellement ici de la valeur de l'article acheté). Il est courant que les gens investissent dans un *motshelo* entre un quart et la moitié de leur salaire mensuel: même des firmes d'ameublement pratiquant des taux usuraires refuseraient le risque de faire crédit à des clients consacrant une si large part de leurs revenus à leurs paiements mensuels. Comme point de contraste ultime, le *motshelo* peut être dépeint comme une stratégie d'entre-deux: la masse d'argent que les gens reçoivent quand vient leur tour peut être effectivement utilisée pour la consommation individuelle ou celle de la famille nucléaire, mais elle permet aussi potentiellement de remplir certaines obligations vis-à-vis de la parenté, tels des frais de funérailles, des factures d'hôpital, des dépenses scolaires, etc. A l'opposé, le système des paiements échelonnés (s'il aboutit à une conclusion heureuse) est invariablement et exclusivement un moyen fourni à des individus d'accumuler des biens matériels durables.

Toutes ces considérations budgétaires peuvent donner l'impression que la motivation principale des acheteurs à s'engager dans des plans de paiements échelonnés, est leur manque — temporaire ou structurel — d'argent liquide. Or d'autres raisons entrent en jeu, qui sont tout à fait typiques de la dimension culturelle du consumérisme. De façon significative, les principaux magasins d'ameublement préfèrent ne pas avoir affaire à des clients capables de payer comptant: le plan de paiements échelonnés n'est pas une simple technique financière, c'est une institution centrale dans la culture de consommation de l'Afrique australe. Il est plus que probable que ce caractère central provient des effets que mentionnés plus haut: le façonnement de la personne du consommateur est en compétition avec les obligations vis-à-vis des proches parents, affaibli progressivement les liens de parenté et transforme la temporalité. Les acheteurs de ces grands magasins sont, en outre, prisonniers des canons d'une esthétique locale sans alternative et imposant les achats de meubles dans un

secteur formel abusivement coûteux. Or des articles similaires — souvent de qualité supérieure et meilleur marché, même par rapport aux prix nets théoriques de *Town Talk* ou de *Furniture Mart* — sont fabriqués localement dans de petits ateliers de Francistown, dont les propriétaires appartiennent à la communauté d'immigrants zezourou originaire du Zimbabwe, parlant le shona et mal considérée socialement. Malgré, donc, la possibilité de trouver ce qu'ils recherchent, et en mieux, dans ces multiples petits ateliers, les consommateurs débutants des classes moyennes et populaires de Francistown se sentiraient tout simplement déshonorés de s'y fournir; il leur serait par ailleurs impossible de jamais revendre les articles qu'ils y auraient acquis, même en acceptant d'y perdre beaucoup. Quoiqu'ils remplissent admirablement leur rôle utilitaire et soient judicieusement adaptés aux formes et aux mouvements du corps humain (comme c'est le cas de tout meuble bien fabriqué), les produits du secteur informel sont privés de toute valeur symbolique positive telle que définie par le goût du jour.

Il faut signaler toutefois un fait d'importance: à la fin des années 80, on a vu apparaître une alternative à l'exploitation consumériste des deux grandes firmes d'ameublement: *Rudy's*, un grand magasin d'un nouveau type, quoique d'allure assez semblable à ses rivaux, installé en face du New Mall de Francistown. Son propriétaire, allemand d'origine, préfère les ventes au comptant, ou alors convient de versements échelonnés proportionnels aux taux courants des emprunts bancaires; aussi bien est-il devenu le héros de toute une catégorie de petits acheteurs — des jeunes notamment — qu'on appelle pompeusement "consommateurs", ou qui souhaitent être considérés tels. Du fait qu'il s'agit d'un Blanc, et que son magasin est strictement formel d'apparence, les marchandises qu'il vend ne sont pas affectées des connotations négatives qui jettent l'opprobre sur les stocks des Zezourou. C'est grâce au *Rudy's* que Mary a réalisé son rêve de s'acheter à tempérament une garde-robe moderne.

Cet acte peut être vraiment considéré comme le couronnement de ses efforts pour devenir, pas à pas, une consommatrice urbaine. La garde-robe représente la seule fonction qui ne soit pas préfigurée dans l'espace historique de

son village kalanga; et c'est justement la raison pour laquelle elle se devait d'en posséder une. Elle ne pouvait, d'autre part, se permettre d'être la risée de ses compagnes de travail ou de ses cohabitants de parcelle, et acheter une simple imitation zezourou d'un "vrai" meuble. Il lui est impossible à présent de revenir en arrière, et la maison de bois, d'argile et de chaume qu'elle a fièrement bâtie de ses mains, trois ans seulement auparavant, appartient désormais au passé. Avec son maigre revenu d'à peine 200 Pula par mois, il lui faut aujourd'hui explorer le monde et en assimiler le goût global. Elle réalise cela par l'acquisition d'une garde-robe en contre-plaqué, exemplaire de cette esthétique imitative et de troisième typique de la classe moyenne des années '50 en Europe. Et cependant, "la chambre de Mary" n'est pas uniquement un refuge citadin loin du village, avec totale adoption de comportements urbains et globaux. Mary s'est engagée, de façon très intense et dans un style absolument propre, dans un processus de bricolage unique. A ce niveau plus personnel, sa retraite vers la ville est avant tout une retraite en elle-même. Tout se passe comme si elle tirait à elle les murs de l'étroite chambre où elle loge, même si ce n'est qu'une petite pièce louée dans une maison normalement destinée à lui appartenir. Elle en tire à elle les murs de façon à ce qu'ils se rapprochent toujours plus et l'entourent, dans une quête double de protection et d'identité. Cet espace privé miniature devient alors chargé de sens, pas seulement en référence à des modèles globaux de signification mais par la projection, sur cet espace urbain dûment meublé d'articles de consommation, de distinctions rurales consacrées par un usage très ancien et définissant la fonctionnalité des lieux de vie selon les exigences et les besoins stricts, physiologiques du corps humain. En tant que consommatrice néophyte dans un monde global, Mary embellit sa chambre en y apportant certains modèles de signification choisis sélectivement parmi ceux qu'elle a connus dans son chez elle de jadis, son village. Elle sait que désormais être et se sentir "chez soi" sera limité à ce petit espace qu'elle a créé elle-même à la force des poignets, qu'elle s'est creusé à patients coups de griffes.

Conclusion

Dans ce texte, j'ai exploré quelques aspects d'un passage individuel entre, d'une part, la vie dans un village africain — avec son niveau très bas d'accès aux biens dits "modernes" — et, d'autre part, la vie urbaine, où se sont, au contraire, grandement accrus le confort et l'acquisition des divers articles et produits de consommation. La méthode adoptée par moi a inclus une étude de cas longitudinale, où l'on suit pendant plus de cinq ans une jeune femme du Botswana actuel. La base de l'application de cette méthode a été établie au cours de toute une année de travail sur le terrain dans la ville de Francistown (1988-99), avec en outre de courts séjours ultérieurs, une ou deux fois l'an, qui ont permis de renouveler et d'adapter des réseaux de relations et de communication dans la ville même et entre la ville et le monde rural, des réseaux plus vastes que ceux de notre protagoniste.

Quoique l'histoire de Mary soit spécifique, et même unique, son sens général tend à esquisser un modèle largement applicable actuellement en Afrique: celui du passage d'un style de vie villageoise à des formes urbaines de consommation individuelle. Les variables principales de ce modèle peuvent être rendues explicites, d'une part, en montrant le contraste tranché entre les deux situations types idéales de l'Afrique contemporaine — le village et la ville — et, d'autre part, en mettant en évidence la façon dont Tutume, comme village, et Francistown, comme ville, s'écartent de ces deux types idéaux. L'histoire de Mary est celle d'une migration relativement réussie vers la ville, avec un détachement par rapport aux activités de production rurales (en d'autres mots, une prolétarianisation) et une réorientation vers un style de vie citadine (autrement dit, une urbanisation).

Le village de Tutume d'où est partie Mary correspond à un environnement rural relativement standard dans l'Afrique actuelle: il présente un système de parenté plus ou moins viable et sert de base à un ensemble de significations locales spécifiques, à savoir, le soutien matériel et moral entre gens de la même parenté, l'accomplissement de réalisations productives autonomes, la réclusion des jeunes mères, et un

sens particulier de l'espace et du temps. L'identité des femmes y est définie en référence à des valeurs locales (la parenté, les activités personnelles de production et de reproduction), et non par les soins et le souci de l'apparence du corps féminin en référence à des valeurs cosmopolites et basés sur l'emploi de toute une gamme de produits commerciaux onéreux. Cependant, même dans les villages, des significations cosmopolites sont à présent répandues par le discours d'organisations formelles (l'école, l'hôpital ou l'église) reliées à des organisations centrales ayant leur siège dans des villes plus ou moins éloignées. Il existe une dépendance locale croissante à l'égard de biens et de services monnayés (l'école, le gardiennage préscolaire, les vêtements, l'usage de détergents pour la lessive et le ménage). Étant donné la rareté des ressources locales en argent liquide, cela signifie qu'on ne peut plus satisfaire sur place aux obligations vis-à-vis de sa parenté: ceux qui sont soutiens de famille se voient donc progressivement chassés vers les villes. Il en résulte que les significations axées sur le village ont de plus en plus de mal à rivaliser avec les valeurs citadines monétarisées. Parti de chez lui pour remplir ces obligations envers sa parenté traditionnelles au village, le travailleur migrant peut très bien se trouver immergé dans une sphère de consommation urbaine aux valeurs incompatibles avec celles des liens parentaux. Entretemps, ceux dont le soutien, désormais souvent monétaire, est le plus attendu, peuvent reporter sur d'autres membres de la famille la charge quotidienne de leurs dépendants (les enfants, par exemple), et donc de se libérer peu à peu d'un emploi citadin à plein temps.

A ce modèle général, usuel dans de nombreuses régions de l'Afrique subsaharienne d'aujourd'hui, il y a lieu d'ajouter des traits spécifiques liés aux dimensions concrètes de temps et d'espace de notre enquête (début des années 90, village de Tutume, nord-est du Botswana). Entre autres traits, signalons: un écosystème en déclin, des communications aisées avec la ville et, en opposition avec l'identité ethnique et linguistique tswana dominante au Botswana, une forte identité ethnique et linguistique kalanga. A en juger d'après les détails de l'histoire de Mary, le système de parenté kalanga a pris une forme peu favorable aux femmes, spécialement les

(ex-)épouses ou les filles. Plus généralement, Tutume appartient à un environnement social rural dans lequel l'intégrité du corps de la femme subit souvent des agressions de la part d'étrangers au village. Combinés à des pressions économiques, ces facteurs peuvent conduire les individus, et les femmes en particulier, à une urbanisation plus ou moins permanente, ainsi qu'à la perte du particularisme ethnique en faveur d'une culture nationale et sans signes ethniques distinctifs, qu'on pourrait appeler "culture du Botswana". Cet ensemble de choses explique peut-être pourquoi, au Botswana, les individus urbanisés, et à nouveau surtout les femmes, deviennent des consommateurs et consommatrices à part entière; mais cela nous aide en tout cas à comprendre pourquoi l'attachement à une vie sociale et culturelle villageoise joue si peu pour les en empêcher.

A plusieurs autres points de vue, l'univers urbain dans lequel Mary pénètre progressivement est typique de la vie citadine africaine moderne. On y voit à l'oeuvre le jeu mutuel, désormais familial, entre les secteurs formel et informel du marché de l'emploi et de celui des biens de consommation. On y constate aussi un haut degré de pluralisme ethnique et linguistique, ainsi qu'une dominance relative de certaines organisations formelles. Ces dernières suscitent et entretiennent une prise de conscience générale de certains modèles de carrières qui peuvent être accomplies dans le secteur formel, modèles que les jeunes citadins cherchent tout particulièrement à imiter. Le système de parenté paraît offrir aux migrants de fraîche date une structure urbaine d'accueil, donnant forme à certains types de relations ville/village. Des alternatives concrètes au système de parenté sont offertes, par ailleurs, aux nouveaux arrivants, tant par les multiples Églises urbaines où ils n'auront que l'embarras du choix, que par le lieu de travail qui sera le leur: ce sont des lieux où ils pourront trouver, à la fois, et une structure d'accueil et un groupe de référence — qu'on pourrait considérer, de façon superficielle, comme une parenté fictive. Ordinairement, hommes et femmes en cours d'urbanisation ne suivent pas la même trajectoire. La ville, tout en détruisant largement l'ancrage social à base rurale, est le lieu d'une prolifération de nouvelles manières de se situer socialement, par l'appartenance à telle ou

telle classe selon le capital qu'on se sera constitué et selon certaines distinctions socio-économiques précises. Il est dès lors impératif que celui qui réside en ville fasse preuve d'un style de vie le démarquant nettement du village, et articulé autour de la consommation de biens et de services. Il devra aussi témoigner d'une réalisation personnelle sur le marché urbain du logement, qu'il construise son logement ou le loue. Cette consommation citadine est amorcée et facilitée par un secteur de vente au détail bien visible et largement développé, où des commerces de bas étage attirent une clientèle débutante et inexpérimentée, voire insolvable. L'ensemble complexe du consumérisme urbain est sous-tendu par une ouverture aux modèles internationaux et globaux de la consommation, dans les interprétations locales que présentent les médias (radio, télévision, magazines de luxe sur papier glacé) ou tout autre moyen de communication ou d'information (catalogues de vente par correspondance, vitrines de magasins). Même pour le citadin le moins aisé, les arrangements mutuels de crédit rotatif et de location-achat rendent possibles, à intervalles réguliers, des dépenses substantielles dont la plupart concernent l'acquisition de biens de consommation. Ces facteurs sociaux et économiques se combinent pour amener une sorte de repli de l'individu sur un modèle d'identification limité à la réalisation de soi, celle-ci dépendant d'activités de consommation strictement personnelles et étant corrélative d'une distance à l'égard de toute obligation liée à la parenté.

A ces caractéristiques générales, le Francistown du début des années '90 a ajouté les traits spécifiques suivants: un marché de l'emploi en pleine expansion (la ville même est, comme telle, le fruit d'un boom économique), une grande capacité à absorber la main-d'œuvre migrante et des relations de travail conflictuelles favorisant l'emploi des femmes. Tout ceci a favorisé la constitution d'un secteur formel solidement établi, la promotion de revenus et de dépenses de type individuel et, en particulier, l'émergence de milieux de travail entièrement féminins, nouveaux groupes de référence stables et étroitement soudés. Le système d'entraide au logement représenté par la SHHA est devenu un canal important de formation de capital, soit par des individus isolés, soit par des familles nucléaires. Un malaise persistant dans les relations

entre les Africains et les organisations formelles a toutefois fait dépendre le bon fonctionnement d'institutions municipales lucratives telles la SHHA d'une sorte d'habileté ou de débrouillardise citadine et de l'expérience urbaine plus ou moins grande des personnes concernées. La relative sécurité du marché de l'emploi a produit un haut degré de prolétarianisation — autrement dit: l'urbanisation bien établie de toute une population ne dépendant plus, et coupée, de tout "arrière-fond" rural. Ces citadins accomplis croient dès lors souvent pouvoir se permettre d'utiliser le langage de la parenté, non comme une réelle structure d'aide et de soutien équilibrant les ressources accumulées au bénéfice d'un parent plus pauvre, mais, au contraire, dans la parodie d'une structure urbaine d'accueil offerte soi-disant à un membre de la famille fraîchement débarqué de sa campagne, comme une structure d'exploitation au profit de telle personne qui est déjà riche. Etant donné la différence historique de réponses face à la modernité selon le genre des sujets concernés (les femmes kalanga veillent aux divers besoins des étrangers mâles arrivant en ville, tandis que les hommes kalanga ont tendance à se tenir à l'écart de l'espace urbain), il est compréhensible et logique que, dans les situations de la vie publique de Francistown, l'identité ethnique et linguistique kalanga ait cédé le pas à l'identité ethnique et linguistique tswana, dominante au Botswana comme nous l'avons vu. Ceci indique déjà que, spécialement dans le cas des femmes, se rabattre sur une structure urbaine d'accueil basée sur la parenté n'est pas le comportement qu'on aura le plus de chance de rencontrer chez ceux et celles qui commencent à s'urbaniser: ils ou elles exploreront plutôt les alternatives offertes par telle ou telle Église ou par le lieu de travail. Dans ce contexte où le genre auquel on appartient a une valeur déterminante, on ne sera pas surpris de voir que la consommation de produits de toilette destinés aux soins du corps féminin soit devenue une source majeure et le point focal d'une identité socialement négociable. Les femmes de Francistown ont eu tendance à ne pas s'en contenter, et à continuer à accumuler toute une série de biens divers fort au-delà de la simple toilette. Elles ont pu atteindre ce but grâce à la combinaison d'une extrême austérité personnelle dans la consommation de base

(nourriture et logement) d'un emploi dans un secteur formel relativement abondant et stable. En réalité, l'accumulation d'articles tels que les vêtements, les articles de mobilier et les ustensiles de cuisine n'est encore qu'une partie d'un projet plus large, celui d'une définition toujours croissante d'une identité personnelle selon les modèles aujourd'hui disponibles de la modernité et du succès. De là, l'utilisation avide par les femmes des services urbains d'éducation, lesquels, au Botswana, sont abordables financièrement et peuvent être combinés sans peine avec un emploi à plein temps dans le secteur formel. De jeunes adultes désavantagées au départ du point de vue scolaire, peuvent ainsi, avec réalisme, désirer "faire carrière" dans le secteur en question.

Si ce qui précède donne un aperçu sommaire, de la structure statique et formelle, que Mary a rencontrée comme adolescente, son cheminement progressif de la petite villageoise à la consommatrice urbaine incarne une dynamique de mouvements d'avancée et de repli entre les différents refuges offerts au sein de cette structure, tour à tour au village et à la ville. En adoptant alternativement les refuges en question comme des sortes de "nids" ou de "niches" provisoires, Mary les modifie, les adaptant à l'évolution de ses besoins et au déploiement de son identité propre. Loin d'être un simple mouvement oscillatoire entre les positions, en apparence fixes et stables, qui seraient définies par une pure juxtaposition de la ville et du village, l'historicité du cheminement de Mary opère des changements discrets mais cumulatifs dans ses situations successives et dans la réponse qu'elle leur donne. Quand elle revient à Tutume, après son bref premier séjour à Francistown, elle n'est plus une jeune fille, elle est devenue une jeune mère. Quelles que soient l'intensité et l'application avec lesquelles elle embrasse à nouveau les rôles productifs et reproductifs — et, à ce titre, générateurs de valeur — prescrits par l'environnement villageois, elle est bientôt propulsée à nouveau vers la ville afin d'y remplir la fonction de soutien de famille. A sa seconde arrivée à Francistown, l'exploitation dont elle fait l'objet de la part de membres de sa proche parenté ne la paralyse plus cette fois, mais au contraire — venant converger avec les défis et promesses découverts dans le nouveau groupe de référence

qu'est son lieu de travail exclusivement féminin — renforce en elle une image précise de la réussite, l'amenant à être, dans le même temps, et une travailleuse particulièrement efficace, et une étudiante, et une consommatrice.

Comment interpréter cette métamorphose de Mary? Une première perspective y fait voir sa tentative pour ainsi dire magique d'appriivoiser son exil urbain. Mary domestique cet exil, l'enchanté, lui imprimant les modèles de son monde rural, naguère familial. Dans le même mouvement, Mary, fuit, pourtant, son enfance et sa jeunesse villageoises. Son histoire, bien plus que celle de sa transformation en consommatrice à travers des oppositions faciles et partisans, est celle du déploiement graduel de ses potentialités. Elle s'ouvre pas à pas au monde et lui laisse investir pas à pas le champ de sa propre conscience. Son identité propre se déploie dans cet univers nouveau, s'incarne dans le détail anatomique et physiologique de son corps de femme amené à la reproduction sans amour ni soutien, agressé et affamé dans un environnement sans confort, puis trouvant, à la fin, un abri dans une chambre de la ville confortable et chargée de sens par les efforts de sa locataire, un corps progressivement paré de dignité, vêtu de liberté et d'espoir.

Bibliographie

- APPADURAI, A. 1986 (éd.) *The Social Life of Things: Commodities in Cultural Perspective*, Cambridge: Cambridge University Press.
- BAUDRILLARD, J. 1968 *Le système des objets*, Paris: Gallimard.
- 1970 *La société de consommation*, Paris: Gallimard.
- BROWN, R. (1994 [1993]) 'Economy [Botswana]', in *Africa South of the Sahara*, London: Europa Publications, 23^e édition.
- BURKE, T. mai 1990 *Nyamarira that I love: Commoditization, Consumption, and the Social History of Soap in Zimbabwe*, exposé fait au séminaire d'études africaines, Northwestern University.
- COOPER, D. (n.d.[1980]) 'Rural-Urban Migration and Female-headed Households in Botswana Towns', in C. Kerven (ed.) *National Migration Study: Papers presented at Workshop on Migration Research, 29-30 March 1979*, Gaborone: Central Statistics Office/Rural Sociology Unit.
- DOUGLAS, M. & B. ISHERWOOD 1978 *The World of Goods: towards an Anthropology of Consumption*, Harmondsworth: Penguin.
- FRIEDMAN, J. 1994 (éd.) *Consumption and Identity*, Chur: Harwood Academic Publishers.
- KERVEN, C. 1976 'Migration and adaptation to Francistown, N.E. Botswana', *Botswana Notes and Records* 8: 301-302.
- 1979 *Urban and Rural Female-headed Households' Dependence on Agriculture*, National Migration Study, Gaborone: Central Statistics Office/ Rural Sociology Unit.
- LARSSON, A. 1989 *Women Householders and Housing Strategies: the Case of Gaborone, Botswana*, Gävle, Suède: The National Swedish Institute for Building Research.
- MILLER, D. 1987 *Material Culture and Mass Consumption*, Oxford & New York: Blackwell.
- 1994 *Modernity: an Ethnographic Approach. Dualism and Mass Consumption in Trinidad*, Oxford: Berg.
- 1995a 'Consumption and Commodities', *Annual Review of Anthropology* 24: 141-61.
- 1995b (éd.) *Worlds Apart: Modernity through the Prism of the Local*, London & New York: Routledge.
- 1995c (éd.) *Acknowledging Consumption: a Review of New Studies*, London & New York: Routledge.
- MOLOKOMME, A. 1991 'Children of the Fence': *the Maintenance of Extra-Marital Children under Law and Practice in Botswana*, Leiden: Centre d'études africaines, Research Reports.
- PFAU, R.H. 1991 'The Culture of the Workplace in Botswana', *Botswana Notes and Records* 23: 1-10.
- PROCEK, E. 1993 (éd.) *Changing Roles of Women in Botswana*, Gaborone: Botswana Society.
- 1982 *Republic of Botswana Constitution of Botswana*, Gaborone: Government Printer.
- 1983a *Laws of Botswana: The Constitution of Botswana*, n.p. [Gaborone]: s.n. [Government Printer].
- 1983b *An Evaluation of the Self-help Housing Agencies*, Gaborone: Applied Research Unit, Ministry of Local Government and Lands.
- SCHAPERA, I. 1943/1971 'Native Land Problems in the Tati District', *Botswana Notes and Records* 3: 219-68.
- TAPELA, H.M. 1976 'The Tati District of Botswana, 1866-1969', thèse de doctorat, Falmer: University of Sussex.
- TSIMAKO, B. 1980 *The Socio-economic Status of Women in Botswana*, Gaborone: Rural Sociology Unit, Ministry of Agriculture.
- VAN BINSBERGEN, W.M.J. 1979 'The Infancy of Edward Shelonga: an Extended Case from the Zambian Nkoya', in J.D.M. van der Geest & K.W. van der Veen (eds), *In Search of Health: Six Essays on Medical Anthropology*, Amsterdam: Anthropological Sociological Centre, University of Amsterdam.
- 1993a 'Making Sense of Urban Space in Francistown, Botswana', in P.J.M. Nas (ed.), *Urban Symbolism*, Leiden: Brill.
- 1993b 'African Independent Churches and the State in Botswana', in M. Bax & A. de Koster (eds) *Power and Prayer: Essays on Religion and Politics*, Amsterdam: Free University Press.
- 1994 'Minority Language, Ethnicity and the State in Two African Situations: the Nkoya of Zambia and the Kalanga of Botswana', in R. Fardon & G. Furniss (eds) *African Languages, Development and the State*, London & New York: Routledge.
- 1995 'Aspects of Democracy and Democratization in Zambia and Botswana: Exploring Political Culture at the Grassroots', *Journal of Contemporary African Studies* 13(1): 3-33.
- VAN VELSEN, J. 1969 'The Extended-case Method and Situational Analysis', in A.L. Epstein (éd.) *The Craft of Social Anthropology*, London: Tavistock.